

L'ARCHE *Editeur*

Philipp LÖHLE

Lilly Link ou Les temps sont durs pour
la Rév...

Traduit par
Ruth ORTHMANN

Tous droits réservés

Toute demande de droits de représentation par des théâtres professionnels ou amateur, d'adaptation cinématographique, radiophonique ou de télévision, que ce soit en intégralité ou en partie et sans que cette liste soit exhaustive, doit faire l'objet d'une demande écrite et préalable auprès de :

L'Arche *Editeur*
86 rue Bonaparte
75006 Paris
contact@arche-editeur.com

Le présent manuscrit est une version de travail et ne constitue pas une publication au sens du Code de la propriété intellectuelle. Il vous est communiqué à titre consultatif uniquement et ses auteurs se réservent le droit de le modifier ou mettre à jour à tout moment.

Toute reproduction ou diffusion de ce texte, en intégralité ou en partie, sans l'accord préalable et écrit de L'Arche, est une contrefaçon au sens de l'Article L122-4 du Code de la Propriété Intellectuelle, et L'Arche se réserve le droit de recourir à tous les moyens juridiques à sa disposition en cas de manquement à ces règles.

LILLY LINK

ou

Les temps sont durs pour la rév...

personages:

Lilly Link

Horst et Berta Link

Tom

Amoz

Anne

Hannes

Manuel

Schipper

Le frère de Lilly – si on le voit – est muet et impassible

1.

Lilly et Amoz sur un banc de jardin public en Allemagne. Et brièvement Manuel

Lilly: L'Amérique c'est trop loin!

Amoz: Sept heures peut-être.

Lilly: C'est égal.

Amoz: En avion.
Ce n'est pas pour toujours.

Lilly: C'est trop loin.

Amoz: C'est une chance.

Lilly: Pour toi!

Un temps

Amoz: Ça pourrait même être encore plus loin.

Lilly: Même la France serait encore trop loin...

Amoz: Par exemple... l'Australie.

Lilly: ... sauf que la France ne véhicule pas cette image des opportunités.

Amoz: Ou l'Amérique du Sud.

Lilly: Rags to riches et cetera. C'est bien ce à quoi tu penses. C'est tout ça qui est en arrière plan et ça me fait gerber. J'en ai carrément la nausée.

Amoz: Et alors? Les Français ont inventé la liberté.

Lilly: Mais arrête.

Amoz: Là-bas, tout le monde se la fait tatouer sur la poitrine et en fait, c'est tous des idiots. Je ne voudrais même pas y aller. Les Français sont des idiots.

Lilly: Amoz. Ça suffit.

Amoz: On ne peut pas généraliser. Je trouve qu'on peut très bien généraliser. Ecoute: Les Français sont des idiots. Les Américains se moquent des Français parce qu'ils mangent des grenouilles.

Lilly: Tu racontes n'importe quoi.

Amoz: Et quand on y pense. C'est vraiment bizarre de bouffer des grenouilles.

Lilly: Je ne trouve pas ça drôle.

Amoz: Bouffer des grenouilles. Bouffer des grenouilles. Les bouffeurs de grenouilles se grouillent de bâfrer des crapauds écrabouillés.

Lilly: Tu es un traître.

Amoz: Je pense aussi à nous.

Lilly: Justement pas.

Amoz: Je trouve que si.

Lilly: Toi. Le tien. Pour toi. Et rien d'autre.

Amoz: Ah bon. Et toi, tu es complètement différente, c'est ça?

Lilly: C'est ça !

Amoz: Allons. C'est juste...

Un temps

Amoz: Je t'enverrai de l'argent.

Lilly: Non.

Amoz: Comme ça tu pourras rester dans l'appartement.

Lilly: Non.

Amoz: Et comment tu veux faire alors? Ils vont te mettre à la porte.

Lilly: Je ne veux pas de ton fric pourri.

Amoz: Mais je veux que tu le veuilles. Il faut bien que quelqu'un reste dans l'appartement. Il y a mes affaires dedans.

Lilly: Alors emporte-les.

Amoz: Et en plus, quand je vais rentrer, je m'y réinstalle. Pourquoi tu en fais toute une histoire? Tu peux au moins rester dans l'appartement.

Lilly: Oui. Je peux. Mais je peux aussi sans toi. Je n'ai pas besoin de toi.

Amoz: Lilly. Pourquoi tu prends tout de travers?
Je fais bouger des choses. C'est ce qu'on a toujours voulu. Je pense à nous.

Lilly: Mais tu ne sais même pas ce que c'est: penser.

Amoz: Alors là, c'est vraiment trop con.

Lilly : Voilà, je suis comme ça.

Un temps

Amoz : On pourra... se téléphoner.

Lilly : Et qu'est-ce qu'on va se dire ?

Amoz : Peut-être. Ce qu'on se dit, quoi.

Lilly : Tu es passé de l'autre côté.

Amoz : Mais arrête enfin. Je saisis une chance.

Lilly : Et tu iras tous les jours dans une entreprise et tu joueras au grand inventeur.

Amoz : Exactement. Ce sera ça.

Un temps

Amoz : De toute façon il ne me voit pas. Pas plus ici qu'en Amérique. C'est vrai, quoi. Même pour lui, c'est probablement mieux que si je restais à traîner ici, avec sous les yeux une chance ratée uniquement pour rester fidèle à nos principes ridicules.

Lilly : Une promesse n'est pas un principe !

Amoz : Tout ça c'est des prétextes. C'est juste...

Un temps

Amoz : Tu te caches.

Lilly : Ne dis pas ça !

Amoz : Il est correctement installé. Deviens adulte.

Lilly : Je crois que tu délires.

Amoz : Tu ne sais pas lâcher prise.

Lilly : Je ne sais pas lâcher prise? Je crois que je sais très bien lâcher prise. C'est précisément ce que je suis en train de faire.

Amoz : Ce n'est pas ce que je voulais dire. Lilly. Je veux juste dire. Ce n'est pas pour toujours.

Lilly : Là-bas tu as plus de risques de te faire arrêter. Ils sont tous complètement paranoïaques. Et tu arrives dans le pays en tant que technicien. N'oublie pas ça. Ça rentre exactement dans le schéma.

Amoz : Personne ne va m'arrêter en Amérique. Ça, c'est juste de l'antiaméricanisme à la con. Tu n'y crois pas toi-même.

Un temps

Amoz : Essayons. Un an. Peut-être. Peut-être que je serai de retour plus tôt.

Lilly : Non.

Amoz : Tu viendras me voir, moi je rentre pour Noël...

Lilly : Non.

Amoz : Purée !

Lilly : Nos chemins se séparent ici.

Amoz : De toute façon, je ne peux pas aller le voir.

Lilly : Tu ne veux pas aller le voir.

Amoz : Tu crois qu'il va se passer quoi, si j'y vais ?

Manuel les rejoint

Manuel : Excusez-moi, mais... on vous l'a déjà dit... Alors... Mais... Vous ressemblez à Jim Carrey.

Lilly : Fous le camp !

Manuel : En fait c'est à lui que je parlais.

Lilly : Très drôle. On est en train de se séparer.

Manuel : Oh. Sorry !

Manuel continue son chemin.

Lilly : On a promis. Amoz. C'est de ça qu'il s'agit. C'était une promesse.

Amoz : Tu ne me rends pas vraiment les choses faciles.

Lilly : Je lui dois ça. On lui doit ça.

Amoz : Et ça, je me le dois à moi-même.

Anne et Tom sur un pont

Anne : Hé ! Attention.
Je ne voulais pas te faire peur.
Oh mon Dieu.
Tu n'as pas l'air de souffrir de vertige. Si tu tombais de là-haut. Tu n'y survivrais pas.

Tom : Tiens donc !

Anne : Je suis sérieuse.

Tom : Moi aussi !

Anne : Ah bon. Tu veux tomber de là-haut. Tu es un sauteur.

Un petit temps

Anne : Tu es un sauteur ?

Tom : Peut-être. Si ça s'appelle comme ça.

Anne : Oh...Oui. Mais... Je veux dire...Hum... Enfin... Ne fais pas ça ! Non, ça c'était peut-être trop. Je veux dire : Arrête ! Enfin... Non, plutôt. Descends de là ! C'est ça que je veux dire. Sans doute tu veux pas, justement. C'est pour ça que tu as grimpé là-haut. Putain, que j'assiste à ça. Normalement, ça n'arrive qu'à la télé et alors il y a les psychologues qui parlent et qui maîtrisent... Mais il faut que je fasse quelque chose. Qu'est-ce que je dois faire. Alors. Je dois faire quelque chose ?

Tom : Je ne sais pas.

Anne regarde en bas

Anne : Je trouve que quand on regarde assez longtemps en bas on peut réellement imaginer : comment on s'écrase. Comment ça vous tord les pieds. Comment ça crisse. Mais ça ne te suffit pas, sans doute ? L'imagination seule. Tu pourrais aussi seulement te l'imaginer.

Tom : Non.

Un temps bref

Anne : J'ai entendu dire qu'on n'éclate pas et que le sang ne gicle pas et tout ça, mais qu'on reste tranquillement étendu. Comme si on dormait. Alors que tu es descendu à la verticale et ensuite tu es à l'horizontale. Je ne comprends pas que ça ne vous déchire pas. Je ne comprends pas. Je dois beaucoup parler. Je dois garder le contact. Nous devons parler. Raconte-moi quelque chose.

Tom se prépare à sauter.

Anne : Arrête ! Tu as mis ta culotte à l'envers. Ça se voit. Quand tu lèves les bras ça se voit. Vraiment. Je ne dis pas ça juste comme ça. D'un autre côté, un jour comme aujourd'hui, peu importe, non ?

Elle a un rire forcé

Anne : Dis-moi, tu veux vraiment sauter ?

Tom : Bien sûr.

Anne : Mais. Tu as bien réfléchi ?

Tom : Je suis à bout.

Anne : Allons. Ça va s'arranger.

Tom : On me fait chanter.

Anne : Non ! Qui ça ?

Tom : Je ne sais pas si je dois te le dire.

Anne : Pourquoi pas ? Je suis ici par pur hasard.

Tom : Parce qu'alors ils pourraient te faire chanter aussi.

Anne : Tu crois ? Ils sont tellement... partout ?

Tom : Oui ! Ils sont partout.

Anne : Alors va voir la police. On va te donner une nouvelle identité. Après tu cultiveras des asperges en Pologne et personne ne te connaîtra. C'est pas des raisons.

Tom : Ça n'ira pas.

Anne : Ah oui. Ils ont dit : pas de police ! C'est ça ?

Tom : Non. Eux, c'est la police.

Un temps

Anne : Eux, c'est la police ?

Tom : Oui.

Anne : La police te fait du chantage ? Tu es sûr ? La police ? Je veux dire, peut-être qu'ils ont juste piqué des uniformes et se font passer pour des policiers. Nous aussi, autrefois, on faisait des trucs bizarres. Tout le monde fait des fois des trucs bizarres. Toi aussi tu fais des trucs bizarres.

Tom secoue la tête.

Anne : C'est dingue ! La police.

Tom : Le pont est la seule solution.

Anne : Je comprends. En fait non. Pas du tout. C'est quand même pas une solution. Il doit y avoir quelqu'un qui contrôle la police. Tu y vas. Dis-moi. Tu as faim ?

Tom : En fait oui.

Anne : Allons-y. Je t'invite.

Ils marchent un peu.

Anne : Le truc avec la police. C'est vrai ?

Tom : Non. C'est des conneries.

3.

Horst et Berta à la table de cuisine. Horst lit le journal. Berta une revue féminine.

Horst tousse.

Un temps

Berta tousse.

Un temps

Berta tousse

Berta : Là... comme un cheveu...

Horst : Un verre d'eau ?

Berta : Volontiers.

Berta boit.

Berta : Affluent hongrois du Danube. Sept lettres. La troisième un c.

Horst tousse. Secoue la tête.

Horst : Est-ce que Lilly a déjà ?

*Hannes et Schipper accompagnent Amoz en voiture à l'aéroport.
Ils roulent.*

Amoz : C'est vraiment sympa.

Hannes : Ça va de soi. Pas de problème.

Ils roulent.

Schipper : On déclare ça comme trajet professionnel, hein ?

Hannes : Je suppose que tu blagues.

Schipper : Je dis ça comme ça. Personne se rendra compte.

Hannes : Ce n'est pas parce que c'est une voiture de fonction qu'on va se promener partout avec, comme des idiots.

Schipper : Evidemment que non. Mais si on passe devant un supermarché et qu'on a justement besoin de quelque chose à boire.

Amoz : Vous avez soif ?

Schipper : Non. C'est un exemple.

Hannes : On va rattraper ce temps de travail, Schipper.

A Amoz Tu sais, avant, il était chauffeur de taxi.

Amoz : Ah bon.

Hannes : Et je dois lui désapprendre tout ça.
Je ne suis pas bonne d'enfant.

Amoz : Enfin, s'il a envie de boire quelque chose.

Hannes : Non non. Laisse tomber.

Amoz : De toute façon je n'ai pas le droit de l'emporter. No liquids on board.

Ils roulent.

Schipper : J'aurais bien une petite faim.

Hannes : Schipper.

Ils sont arrêtés à un feu rouge.

Hannes : Tu commences quand ?

Amoz : Lundi.

Hannes : Excité ?

Amoz : Bien sûr.

Schipper : Vous allez où ?

Hannes : Etats Unis. Amoz va aux Etats Unis.

Ils continuent à rouler.

Schipper : Wow. L'Amérique. Des vacances ?

Hannes : Tu parles. Il a un boulot. Un truc de fou.

Amoz : Ouais, c'est ce qu'on verra à quel point c'est fou tout ça. En tout cas ça a l'air assez intéressant.

Schipper : J'ai lu. Enfin, je n'ai encore jamais été en Amérique. Mais j'ai lu que pour les taxis là-bas, le clignotant, il fonctionne à l'envers.

Hannes : Schipper.

Schipper : Chez nous le clignotant, en fait, il est éteint puis il s'allume et s'éteint. Et chez eux, le clignotant est allumé puis s'éteint et se rallume. En fait juste à l'envers. Vous comprenez ? C'est bizarre quand même. Au bout du compte c'est pareil mais quelque part c'est justement tout le contraire. Alors que le résultat est identique.

Ils roulent.

Amoz : Oui. Ailleurs c'est quand même toujours un peu différent.

Hannes : Quand c'est que tu reviens un peu?

Amoz : Au plus tard à Noël. Mais peut-être déjà cet été.

5.

Lilly chez son frère.

Lilly : Des casques audio avec des fils autodémêlants. Ça fonctionne je ne sais comment avec un aimant. Parce que ça se repousse l'un l'autre. Toi, tu sais sûrement mieux comment ça fonctionne. Ce sera évidemment commercialisé sous un nom anglais. « Intelligent Earknobs » ou – dots ou quelque chose du genre. Tu peux y croire ? C'est pour un truc de ce genre qu'ils l'achètent, aux Etats-Unis. Ils n'ont pas d'autres problèmes ? Je veux dire les pôles fondent et tout mijote dans le cé –oh- deux, mais non, si les fils de mes eardobs ne se démêlent pas tout seuls je n'ai pas de poursuit of happiness. Quelle connerie. Les Amerloques, ils sont tous fêlés. Et lui, il marche à fond. Comme si on lui avait lavé le cerveau. Je ne le reconnais plus. Il ne pense plus par lui-même. C'est quand même eux qui roulent dans les grosses bagnoles. Pas les Français.

Et tu sais ce qu'il a dit ? Il a dit que c'était une chance pour lui. J'y crois pas ! Et toi tu es enfermé ici ! C'est juste ahurissant. Bien sûr, pour le moment ils sont gentils. Il a une chambre avec vue sur Manhattan. Et s'il en a envie, ils ont dit, il peut à tout moment aller dans la maison de l'entreprise de vacances... dans la maison de vacances de l'entreprise, dans les Rocheuses. Mais je sais comment ça va se passer : il n'aura jamais de temps pour la maison de vacances. Ils le récompensent de son invention en le laissant y travailler et quand il sera sur les rotules, ils diront qu'il n'est pas efficace, qu'ils ne peuvent pas le garder. C'est comme ça que ça va tourner. « Sorry your greencard. You are a nice guy. We love you, but you have to go. Have a nice day. » C'est comme ça qu'ils sont, non ? Et puis ils n'ont même pas d'assurance maladie. Et son idée va sortir sous leur nom. Dessus, il y aura une petite pomme rongée et c'est eux qui se feront plein de fric. Parce que tous les Chinois ont besoin de earplobs autodémêlants pour être branchés. Ça me fait me sentir mal. Mal pour lui. Mal pour toi.

Un temps

Lilly : Mais moi, je reste ici. Une promesse est une promesse.

6.

Anne et Hannes

Hannes : Ce baratineur de Schipper veut nous inviter à dîner.

Anne : Schipper.

Hannes : Oui. C'est un idiot. On me l'a refile et maintenant nous partons toujours ensemble.

Anne : Il y avait un homme sur le pont. Hannes.

Hannes : Tu sais ce qu'il a fait aujourd'hui ? Je lui ai dit : Schipper, les enjoliveurs perdus ! J'ai un mauvais pressentiment avec les enjoliveurs perdus. Personne n'y prête attention, mais moi j'y prête attention et j'ai un système. J'ai tout noté, j'ai tout écrit. Ces enjoliveurs, ils ne traînent pas n'importe où. Ça a peut-être l'air d'être n'importe où, mais c'est un foutu système. Et Schipper hoche la tête et je dis : majoritairement. Majoritairement c'est un système. Pas complètement. Il doit y avoir des exceptions, sinon un système ne peut pas fonctionner. Mais dans l'ensemble, je dis. Est-ce que quelqu'un y a déjà réfléchi ? Ils doivent avoir l'air d'être tombés de la voiture, juste comme ça. Ça ne m'est encore jamais arrivé. Je n'ai jamais perdu d'enjoliveur, sur aucune voiture. Ça m'intrigue, j'ai dit en hochant la tête. Alors il a eu l'air impressionné sans vraiment comprendre et puis il a hoché la tête, lui aussi. Alors je lui raconte la carte sur laquelle j'ai reporté les enjoliveurs. Et si on relie les points des enjoliveurs, à l'intersection il y a en général une maison qui a été cambriolée ces cinq dernières années. Je prétends avoir vérifié et Schipper hoche la tête et je dis : en général. Et je dis encore que j'ai un mauvais pressentiment. C'est sûrement une association secrète qui communique par le moyen d'enjoliveurs parce qu'elle pense que personne ne s'en aperçoit. Mais je suis là et je fais attention. Et qu'est-ce qu'il dit, ce balourd ?

Un temps

Anne ?

Anne : Jeudi, c'est la migration des grenouilles.

Hannes : Qu'est-ce qu'il en dit, Schipper ?

Anne : Schipper ?

Hannes : Alors ce balourd il dit : Hannes, moi aussi j'y ai déjà pensé pour les enjoliveurs. Le terrorisme est partout et il est perfide. C'est pas un demeuré ? J'ai failli lui fourrer mon sandwich dans la gueule.

Anne : J'ai invité cet homme à manger. Je crois que je l'ai sauvé. Tu sais. Sauvé une vie.

Hannes : Tu as fait quoi ?

Anne : J'ai sauvé une vie.

Hannes : Ah bon.

Un temps

Hannes : Quel baratineur. Et c'est justement lui qui nous a invités à dîner jeudi. Parce qu'on sera en mission ensemble toute l'année prochaine. Merci bien !

Anne : Peut-être qu'on devrait inviter Lilly à manger un de ces jours. Maintenant qu'elle est toute seule.

Hannes : Ah oui Lilly.

Anne : Elle a dit qu'elle avait toujours pensé que maintenant qu'Amoz et elle vivaient ensemble.

Hannes : Oui. Et Amoz a dit qu'elle pouvait venir avec lui en Amérique, mais elle ne veut pas à cause du frère. Il lui tape pas mal sur le système. Le frère.

Anne : Tu n'y comprends rien.

Hannes : Frère par ci frère par là. Il est à l'asile psychiatrique. Pourquoi on peut pas juste le laisser là. Ça n'a plus rien à voir avec la pitié ou la compréhension ou tout ça. C'est juste une monomanie obsessionnelle.

Anne : Elle s'en occupe.

Hannes : Tu imagines, il y aurait toujours ton frère ici.

Anne : Je n'ai pas de frère.

Hannes : Heureusement.

Anne : Hannes !

Hannes : Anne, je vais te dire une chose. Il y a un mec, il a une invention top dans la poche...

Anne : Des écouteurs autodémêlants. Je ne sais pas.

Hannes : ... et il attend juste quelqu'un qui va développer ça pour lui et le produire. Et il trouve une entreprise qui veut le faire. Américaine en plus. Et voilà qu'il est censé rester avec Lilly dans son appartement et dire : Non, sorry, je ne peux pas venir dans votre entreprise géniale parce que ma Lilly, elle a un frère débile ?

Anne : Il n'est pas débile.

Hannes : Non, il est juste à l'asile. Elle imagine quoi ? La vie continue. Et entre nous, Amoz m'a raconté des choses. Ce n'est plus normal. Ça dépasse l'amour fraternel.

Anne : Hannes. Tu ne le connais même pas.

Hannes : Et apparemment je n'ai rien raté. Mais Amoz. Amoz est un créateur. Elle doit le soutenir. Toi, tu me soutiens bien.

Anne : Oui. Justement. Mais tu fais pareil pour moi. C'est bien ça : la réciprocité ! C'est ça qui fait qu'on est : nous ! Et pas juste l'égoïsme pur.

Hannes : Imagine : Les Américains voudraient acheter ma théorie des enjoliveurs et me recruter pour la CIA parce qu'il s'avère que c'est un langage secret international, quelque chose comme l'espéranto, mais secret. Je dis n'importe quoi, bien sûr. Mais imagine. Et du coup, je pourrais aller en Amérique : tu ne te lamenterais pas mais tu serais contente et tu viendrais avec moi. C'est logique. Tu ferais ça, non ?

Anne : Mais quand on a fait une promesse ?

Hannes : C'est pas un problème. Tu ouvrirais une boutique là-bas.

Anne : Ou complètement autre chose.

Un temps.

Hannes : Jeudi, on voulait pas aider pour la migration des grenouilles ?

Anne : Si. Oui. Jeudi.

Hannes : Alors je n'ai même pas besoin de mentir à Schipper.

7.

Manuel et Tom

- Manuel : Hé. Tu fais quoi là ?
Tom : Rien.
Manuel : Et s'il y a un train qui passe ?
Tom : Rien non plus.
Manuel : C'est quoi qui passe ici ?
Tom : J'sais pas. Train régional genre.
Manuel : Et tu fais quoi si c'est un wagon lit italien ?
Tom : A cette heure-ci ?
Manuel : Tu crois que les wagons lit ne circulent que la nuit ?
Tom : On s'en fiche. Ça n'a aucune importance pour celui qui est couché dessous.
Manuel : Si, l'écartement des roues n'est pas le même.
Tom : Ce n'est pas possible. Sinon ils ne pourraient pas rouler sur ces rails.
Manuel : Pas en largeur. En hauteur. Et ça peut être un souci pour toi. Je veux dire, si tu veux, suicide-toi. Chacun à sa guise. Je dis juste que si c'est le train de nuit d'Italie, c'est con pour toi. Parce que le train de nuit, il a encore les toilettes anciennes où le trou va directement sur le rail. Du coup, les trains italiens laissent plus d'espace entre le plancher du train et les rails parce qu'il n'y a pas, comme chez nous, le réservoir chimique pour les matières fécales. Ça signifie quoi ? Ça signifie pour toi que si tu es couché comme ça sur les rails et qu'en effet à cette heure-ci c'est le train de nuit d'Italie qui trace ici, alors tu auras juste plus de mains ni de pieds. Coupure nette. La chaleur scelle la blessure. Ça ne saignera même pas.

Un temps bref

Et il est possible que quelqu'un te pisse dessus.

- Tom : Tu es contrôleur ou quoi ?
Manuel : Non, je fais un stage dans un journal. Ils ont dit qu'ils allaient peut-être pouvoir m'embaucher prochainement.
Tom : Quelle rubrique ?
Manuel : En ce moment je suis à l'écologie et à l'économie. Alors que j'y avais déjà été.
Tom : C'est une arnaque complète.
Manuel : Oui. Comme dans les années 80. Il y avait un méga débat sur le fait de réviser complètement tout le système ferroviaire et de l'adapter pour toute l'Europe. Depuis, personne ne l'a fait. Je veux dire. Réfléchis. Le train polonais ne fonctionne pas plus sur les rails en Tchéquie ou en Allemagne que le train autrichien en Angleterre ou en Espagne. Pas étonnant qu'ils transportent tout en camion. Il faut bien qu'on amène les vaches roumaines au Portugal sans avoir à les transvaser trois fois par jour. C'est la folie.
Tom : Lego ou playmobil ?
Manuel : Playmobil. Toujours playmobil.
Tom : Oui moi aussi.
Manuel : Tu veux pas remettre ça à plus tard et on va bouffer, tant que tu as encore des mains ? Je connais un bar avec buffet à volonté, ils ne voient jamais qu'on se partage une assiette. Je t'invite.
Tom : Si tu veux.

8.

Amoz.

Amoz : Il faut comprendre ça autrement. On s'est pris au jeu petit à petit. Ce n'était jamais voulu. Vraiment. Comme par hasard. Je sais. On dit qu'on ne fait pas ces choses-là par hasard. Nous si. On était installés sur le balcon de notre coloc. Le frère de Lilly et moi, à l'époque, on cohabitait. C'était toujours bourré de fourbi technique. On aimait bricoler. On était le genre de mecs à avoir leur PC sans capot. On était dans les premiers à avoir internet. Avec un modem de 19,4. C'était assez cool. Chaque fois qu'il y avait la collecte des objets encombrants on partait en virée et on ramenait toute sorte de camelote dans notre appartement. E-bay n'existait pas encore. On a fabriqué tout seuls une surveillance vidéo et un visiophone. De ma chambre dans la sienne. Ma porte s'ouvrait automatiquement. Avec une cellule photo. Quand on allumait l'eau dans la douche, la radio se mettait en marche. Le volume était en fonction de la température de l'eau. Des trucs comme ça quoi.

Et Lilly à l'époque emballait des flacons de parfum. Du travail à domicile. Mais c'était un travail dingue et les trucs lui tapaient sur le système. « Mais qui a besoin d'une telle merde. Les gens s'aspergent avec ces senteurs nauséabondes. Mais c'est pervers. Ils ne savent même plus comment fonctionne leur nez. » Le genre de choses qu'on dit. Et elle puait comme un bordel bengali ambulante parce qu'il y avait tout le temps des flacons qui coulaient. C'était vraiment répugnant.

Anne faisait des études de biologie à ce moment-là et disait que Lilly avait raison, qu'il fallait rappeler aux gens le sens de l'odorat. Personne ne sait plus comment il sent en réalité. Et tout ce qui va avec. A la place, les gens se font cautériser leurs glandes sudoripares sous les aisselles. Quelque part l'idéologie de Lilly, la biologie d'Anne et nos connaissances techniques... Quelque part ça se rencontrait. Et on s'en est rendu compte. On s'en est tous rendus compte. Et les idées de Lilly. Enfin ses pensées. Je trouvais que c'était sexy. Quelque chose de cambriolonnaire. A l'époque, on ne sortait pas encore ensemble. Le reste a été simple. On est allés chez Lilly, on a pris les cartons avec les flacons de parfum et on est partis à Stuttgart. Avec un nettoyeur à vapeur et un ventilateur on a bricolé un vaporisateur permanent. Et on l'a accroché dans la turbine d'air frais du système d'aération du métro. Bien sûr c'était excitant. Et on voulait à tout prix que ça fonctionne. On voulait montrer aux filles de quoi on était capables.

9.

Horst et Berta à la table de cuisine. Horst lit le journal. Berta une revue féminine. Horst tousse.

Berta tousse.

Aucun des deux ne tousse. Ils se rendent compte que personne ne tousse. Ils respirent tous les deux librement.

Horst : Voilà c'est parti.

Berta Oui. C'est parti.

Tous les deux prennent une grande respiration et se mettent à tousser très fort.

Horst : En fait non.

Horst tousse.

Berta : Oiseau coureur incapable de voler. Quatre lettres.

Berta tousse.

Horst : Ça ne me dit rien.

10.

Lilly et Manuel en boîte.

Manuel : Hi !
Lilly : Quoi ?
Manuel : Hi ! Enfin salut.
Lilly : Salut.
C'est quoi ?
Manuel : Quoi ?
Lilly : Rien.
Manuel : T'as pas besoin de le dire
Lilly : Pourquoi tu dis salut ?
Manuel : Je l'ai pas dit. C'est toi qui as dit salut. Moi j'ai dit Hi. Tu piges ?
Lilly : Non.
Manuel : C'est tellement vieille école.
Lilly : Mais on s'est déjà vus quelque part ?
Manuel : Oui, je viens souvent ici.
Lilly : Je veux dire, peut-être tu me prends pour une autre.
Manuel : Pour qui ?
Lilly : Pas la moindre idée.
Un temps.
Manuel : Tu sais, au fait on ne peut pas boire pour pas cher ici.
Lilly : C'est pour ça que je suis là.
Manuel : Non. Justement pas.
Lilly : Quoi ?
Manuel : C'est un mauvais calcul.
Lilly : Ah bon.
Manuel : Voilà je paie 15 euro l'entrée et après je peux boire autant que je veux et je bois deux bières et 2 sexonthebeach, donc une boisson revient à 7,50... 3,75. C'est plutôt cher pour une bière et pour un cocktail assez raisonnable. Pour que ça vaille vraiment le coup, je devrais au moins boire 6 bières ou, encore mieux, 6 cocktails.
Lilly : Quoi ?
Manuel : Je trouve que tout ce qui est au-delà peut être considéré comme pas cher. Mais pour quelqu'un comme moi qui préfère la bière aux cocktails, ça signifie que je n'économise sans doute pas autant que quelqu'un comme toi qui préfère les cocktails.
Lilly : Quoi ?
Manuel : Tu aimes les cocktails.
Lilly : Oui. Ça va.
Manuel : C'est comme pour les ... voilà quand on est invité et qu'il y a un buffet. Et c'est gratuit. Tu fais plus d'économies si tu manges beaucoup ?
Lilly : Ouioui. Quoi ?
Manuel : Ou alors si tu as apporté un cadeau, tu calcules pour combien d'argent tu peux manger au buffet ? Je veux dire, tu piges ? Tout ça c'est des drôles de calculs. Quelque part tout finit par s'équilibrer.
Lilly : Tu veux danser ?

Manuel et Lilly dansent.

- Manuel : Moi par exemple. J'ai commencé à ressortir les vieux journaux des années 80. D'où le « Hi » et tout ça. Tu piges ?
- Lilly : Quoi ?
- Manuel : C'est super. Je veux dire, ils écrivent presque la même chose qu'aujourd'hui. On y parle d'armement et de terrorisme et de foyer de crise au Proche Orient. J'aimerais savoir ce qui a changé là-bas depuis. Et, tiens, dans les années 80, les Verts sont nés et regarde de quoi on parle tout le temps : Protection de l'environnement, conférence sur le climat, arrêter les centrales nucléaires, la planète bleue.
- Lilly : Ah bon.
- Manuel : « Retournons à la nature mais pas à pied ».
- Lilly : Quoi ?
- Manuel : J'avais cette taille-là quand je portais ce t-shirt. Si je l'avais encore, je pourrais le ressortir, tu piges ? On tourne en rond et on croit qu'on va arriver ailleurs. Mais ce n'est pas vrai. Comme si en vingt ans on n'avait rien appris, mais juste une fois posé les questions pour ensuite les remettre dans un tiroir. Sans y répondre. Et maintenant, on les ressort. Les vieux papiers.
- Lilly : Tu es homme politique ou ce genre ?
- Manuel : Non... je suis en stage. Dans un journal. C'est pour ça que je peux lire tous les vieux trucs. Et je veux dire quand tu regardes la pub, aujourd'hui les gens sont même habillés pareils qu'à l'époque. Et Madonna est toujours là. Et même Téléphone : « ça c'est vraiment toi. » Tu piges ?
- Lilly : A peu près.
- Manuel : Et pas juste l'environnement. Les centrales atomiques, on les critique aujourd'hui comme à l'époque et le SIDA. Je veux dire pendant 20 ans plus personne ne parlait du Sida, ça n'existait pratiquement plus et maintenant tout à coup ça redevient un méga sujet.
- Lilly : Tu as envie de me raccompagner ?
- Manuel : Bien sûr !

11.

Hannes et Schipper font une pause dans la voiture. Plus tard, Tom.

Schipper : Ça ressemble à un crayon. Un porte-mine. Sans doute parce que c'est tout fin. Et à cause de la pointe à la pointe. Un clocher catholique, c'est complètement différent. Imagine, s'il ressemblait à un crayon. Qu'est-ce qu'il en dirait, le pape ?

Hannes : C'est un clocher normal. Juste avec des carrelages.

Schipper : Non. C'est la tour d'une mosquée.

Hannes : Ça peut être tout aussi normal.

Schipper : Elle peut. Mais elle ne l'est pas. Elle ressemble à un porte-mine géant.

Hannes : De toute façon, je ne sais pas pourquoi nous avons besoin d'une mosquée.

Schipper : En effet, nous, on n'en a pas besoin.

Hannes : Ce n'est pas ce que je veux dire. Je veux dire est-ce qu'il y a assez de gens pour une mosquée ? C'est ça la question. Qui est-ce qui y va ? Et qu'est-ce qu'il fait, celui qui y va ? Qu'est-ce qu'il fait à la mosquée ? Est-ce qu'à la fin on construit nous-mêmes les centres pour les terroristes que nous avons fait pousser. C'est ça la question.

Schipper. N'importe quoi. La question c'est : Est-ce qu'une entreprise de crayons a sponsorisé la construction de cette tour. Mais premièrement ce n'est pas marqué dessus et deuxièmement je ne connais pas d'entreprise qui fabrique des crayons.

Hannes : Et si c'est ça, est-ce que les fabricants de crayons construisent les centres du terrorisme ? Dans le pays des poètes et des penseurs. Du crayon à la bombe.

Entre Tom. Il porte un enjoliveur à la main.

Schipper : Hannes.

Hannes : Schipper. Toi avec tes baratins à la con.

Schipper : Regarde.

Hannes : Quoi ?

Schipper : Ben là. Le mec. Putain, Hannes. Il colle pile avec ta carte. On peut dire qu'il est en train d'écrire. On peut regarder comment il écrit. En secret.

Tom tourne l'enjoliveur dans un sens et l'autre. A la fin, il le pose.

Schipper : On doit se rappeler son visage. On doit pouvoir le décrire. Oh putain. C'en est un. Dis-moi tu t'en fous ou quoi ?

Hannes : Non. Evidemment que non. C'est bon. La question c'est : qu'est-ce qu'il est en train d'écrire. On peut réussir à trouver ?

Schipper : Imagine qu'on trouve, alors on pourrait prédire la prochaine attaque. Putain Hannes ce serait du total.. . total... totalement pas croyable ?

Tom s'en va.

Schipper : Ça y est il s'en va. J'arrive pas à y croire.

Hannes : Dis, Schipper ?

Schipper : Oui ?

Hannes : Ah, rien.

Schipper : Vas-y, dis.

Un temps

Hannes : Laisse tomber. Finis ton sandwich. La pause est terminée.

12.

Lilly chez son frère

Lilly : J'ai pensé je vais lui prouver. Nous allons lui prouver. On se débrouille sans lui. Alors je vais à l'aide sociale. Vous avez quel âge ? Qu'est-ce que vous avez fait jusque là ? Possédez-vous des diamants et montrez-nous s'il vous plaît vos trois derniers relevés de compte. Des trucs de ce genre. L'humiliation totale. Dans la salle, tout le monde regarde tout le temps par terre parce que personne ne veut reconnaître les autres dans la rue. Horrible. En tout cas, maintenant on me donne quelque chose mais c'est pas assez. Alors je suis allée en boîte. J'ai pensé après tout je suis une femme. J'ouvre grand les yeux. Et ça a marché super. C'est un mec sympa mais seulement stagiaire. C'était avec boissons à volonté. Peut-être pas la bonne soirée après tout. Après je suis allée voir Anne et j'ai dit Anne on me donne quelque chose, mais c'est pas assez. Il faut qu'on soit solidaires. J'ai à moitié terminé mes études d'architecture d'intérieur et toi tu as des vitrines moches. Je n'aime pas l'architecture d'intérieur et les vitrines c'est vraiment la fin de la fin mais les vitrines d'Anne c'est encore plus la fin. Enfin. En tout cas, maintenant je m'en sors et on peut continuer malgré tout.

Un temps

Invention de merde.

Un temps

Manuel. Il s'appelle Manuel et un jour il sera journaliste.

13.

Horst et Berta à la table de cuisine. Horst lit le journal. Berta une revue féminine.

Berta tousse.

Horst tousse. Il passe sa main dans ses cheveux. Il a des cheveux dans la main.

Horst : Voilà que je perds déjà mes cheveux. Quelle merde.

Berta : Quelque chose ne va pas.

Berta tousse.

Horst : Regarde ça. C'est toute une touffe de cheveux. Toute une grande fichue touffe de cheveux.

Berta : Alors que ton père avait des cheveux denses jusqu'à sa mort.

Horst : Et tes cheveux ?

Berta : Pourquoi ?

Horst : Ils tiennent ?

Berta se passe la main dans les cheveux. Horst tousse. Elle a des cheveux dans la main.

Berta : Chez moi ça peut venir de la coloration. Ça agresse les cheveux.

Horst : Foutaises. Il y a quelque chose qui ne va pas.

Berta tousse.

Le téléphone ne sonne pas !

Horst : Ça sonne. Le téléphone sonne.

Berta : Je n'entends rien.

Horst : Si. Si.

Berta : C'est Lilly ?

Horst : Oui. Décroche.

Berta : Où tu l'as mis ?

Horst : Je ne sais pas mais il sonne. Suis la sonnerie.

Berta : Je n'entends toujours rien.

Horst : Si.

Ils cherchent le téléphone.

Un temps bref.

Horst : Voilà ça s'est arrêté. Il ne sonne plus.

Berta : Oui. Je n'entends rien.

Un temps.

Horst tousse.

Berta : Il ne me manque plus qu'un truc. Compositeur avec un U.

14.

Anne

Anne : On était carrément dans les médias. A la fin des années quatre vingt dix. Enfin, pas nous, mais l'action. Ou plutôt juste que dans le métro, il y avait eu une odeur de parfum. Pendant un certain temps, ils croyaient même que c'était une idée de la ville. Notre ville sent bon, ou ce genre. Nous, ce tapage nous plaisait bien sûr. Tout le monde parlait de nous mais personne ne savait qui on était. Et il n'y avait pas non plus la peur du terrorisme. Il y avait d'autres sujets. Par exemple l'odorat. L'odorat était alors le grand sujet du jour. Pourquoi l'odorat c'est si important et qu'on peut aussi dire qu'on peut sentir l'autre et tout ça. Le test avec la tempe. Quand on aime l'odeur qui est sur la tempe de quelqu'un, on aime la personne toute entière.

C'est Lilly qui a eu l'idée de la lettre de revendication. Tout d'abord elle voulait qu'on s'appelle LE PACTE DE L'ODORAT. Je trouvais que LES CINQ SENS c'était mieux. Mais le principal était déjà d'avoir un nom. Là elle avait raison. On aurait même pu s'appeler bi bu ba. Elle s'y est mise et avec des tampons de lettres découpées dans des pommes de terre, elle a rédigé une lettre de revendication. Quelque chose sur la compassion humaine et les temps modernes et Pauvres et Riches et tout ça. Pas très original. Mais personne n'a mentionné le nom. Passé sous silence. Possible aussi qu'ils n'aient même pas trouvé notre papier.

Et ça a duré une semaine et puis c'était terminé dans les médias. Que tu répandes du parfum dans l'aération du métro ou que tu sois un tremblement de terre en Turquie. C'est du pareil au même. Bien sûr, en une semaine les choses bougent. Et c'est ça qui devient le sujet. Olfactif. Et Lilly disait toujours, maintenant nous sommes politiques. Alors on a réfléchi comment continuer. Enfin, les autres. Moi je trouvais qu'une seule action avait suffi comme ça. On l'a fait et un jour on pourra le raconter à ses enfants.

Après, on a simplement choisi la vue. Aussi parce qu'on était LES CINQ SENS. Et Lilly voulait nourrir tout ça par de l'idéologie. Elle pensait que quand quelqu'un se viande avec sa moto, tous les autres continuent à rouler et détournent le regard. Et d'ailleurs c'est ça. Encore aujourd'hui. Ce n'est pas que notre action n'ait rien changé, mais... Ou les viols ? Et puis on dit de bien regarder autour. Regardez l'autre etc. Amoz et le frère de Lilly se sont de nouveau occupés de la technique. Ils ont construit deux ballons. L'un était l'émetteur et l'autre le récepteur. Pas la moindre idée comment ça fonctionnait exactement. A l'époque je ne faisais plus d'études de biologie mais d'urbanisme et j'avais choisi Munich parce qu'il n'y a pas de gratte ciels.

A la fin de l'été 98 on y est allés avec les ballons et on a fait monter les deux engins à deux kilomètres de distance l'un de l'autre. Au milieu de la nuit. L'un rue Schwigert et l'autre près de la place Ludwig. Dans chaque ballon, il y avait un condensateur. On avait dû mettre les condensateurs dans des bains d'huile. Pour l'isolation. Mais du coup les paniers des ballons étaient super lourds et la partie la plus excitante était de voir si on réussirait à les faire décoller du sol. Mais ça a marché super bien. Ils étaient suspendus à environ deux cent mètres du sol et Amoz a juste dû appuyer sur un bouton. Alors il y a eu un énorme éclair. Mais pas seulement pendant une seconde ou genre mais pour de bon. Presque une minute. Et méga lumineux. Si les gens n'ont pas pigé qu'il s'agissait de voir. Et d'ailleurs ils ont compris. Sauf qu'ils ont pensé que c'était de l'art. Alors que Lilly a tout expliqué dans une revendication. Et cette fois-ci, ils ont dû la trouver.

15.

Hannes, Schipper, Manuel et Lilly dans une des pièces de Lilly. Manuel prend des notes avec zèle.

- Hannes : Vous devriez alors déplacer les meubles là-bas.
Lilly : Pourquoi tu me vouvoies ?
Hannes : Je suis ici professionnellement. Cela n'a rien de personnel.
Schipper : Mais vous n'êtes pas obligée de sortir les meubles. Vous pouvez aussi les laisser en place. C'est à vous de décider.
- Hannes : Bien sûr qu'elle est obligée de sortir les meubles. La pièce doit être vide. Sinon il y a un risque d'utilisation.
Lilly : Comment elle s'est retrouvée avec quelqu'un comme ça.
Hannes : Il s'agit de l'espace.
Schipper : Plus précisément : des mètres carrés.
Manuel : Dingue.
Hannes : C'est bien le bureau d'Amoz, non ? LE bureau. Incroyable.
Schipper : Qu'est-ce qu'il a le bureau, Hannes ?
Hannes : Mais il ne t'envoie pas d'argent ?
Lilly : Juste parce que tu lui as acheté une boutique ou quoi ?
Hannes : Le bureau, tu devrais... vous devriez le sortir quand même.
Schipper : Si vous n'en avez pas besoin, vous pouvez toujours le vendre. Il est vide ?
Hannes : Ça ne nous regarde pas, Schipper.
Schipper : Vous en voulez combien ? C'est un bon bureau quand même.
Hannes : Le bureau appartient à son petit ami...
Manuel : Ex petit ami.
Hannes : Et le petit ami est en Amérique parce qu'à ce bureau, exactement ici, il a fait une invention. C'est un bureau magique.
Schipper : En Amérique ?
Hannes : Oui. L'autre jour on l'a conduit à l'aéroport.
Lilly : C'est donc toi qui l'as conduit à l'aéroport.
Schipper : Ah, l'inventeur ?
Hannes : Exactement. Et c'est à ce bureau qu'il a fait son invention.
Schipper : Un mec sympa.
Hannes : C'est vrai, non ?
Lilly : Tu es un traître.
Hannes : Il se plaît en Amérique ? Des nouvelles ? Ça marche, son truc ? Je crois que bientôt tout le monde va prétendre l'avoir conduit à l'aéroport.
Schipper : Bah. Au moins moi, j'étais assis à l'arrière.
Manuel : Pourquoi est-ce que vous fermez cette pièce chez elle ? Ça vous sert à quoi ?
Hannes : A moi, certainement à rien. Mais il s'agit des mètres carrés.
Schipper : Si elle habite ici toute seule, le logement est trop grand. Cela se calcule en nombre de personnes par mètres carrés. En principe, elle devrait déménager. Elle habite ici seule dans 63 m² et du point de vue légal, c'est trop. On ne va pas lui financer un palais. *Il rit.* Seule, elle a le droit d'habiter dans 45 m² maximum si elle touche des allocations chômage. Après tout, on lui paie le gaz et l'eau, ce qui se calcule par rapport aux mètres carrés habités. Et là, elle explose toutes les échelles pour le moment. Dans un cas normal, comme je disais, elle déménagerait.

Schipper scelle la pièce.

- Manuel : Et pourquoi elle ne déménage pas ?
- Hannes : Pénurie de logements. Cela dit, il y a des logements vacants. Bien sûr. Des tas. Mais seulement à partir de 70m² environ et plus. Personne ne peut se payer ça. Justement parce qu'ils sont grands. Un peu comme celui-ci.
- Schipper : Bah, enfin toi, tu pourrais te les payer, non ?
- Hannes : Schipper, je t'en prie.
- Schipper : C'est qu'il a gagné au loto.
- Hannes : Arrête.
C'est pour ça qu'il a été décidé qu'à la place on scellerait les pièces.
- Schipper : Il y en a tellement qu'il ne dit pas combien.
- Hannes : Mon gain au loto ne rentre pas en ligne de compte ici.
En tout cas, les pièces sont scellées. On y met un petit bout de cire et si tu... si vous... enfin, si elle ouvre la chambre, ça coûte une amende.
- Lilly : Hannes ! Pourquoi tu fais ça ? Comment on peut être comme ça ?
- Hannes : Mais ce n'est pas moi qui décide. Je suis juste dans les services externes. On me dit de le faire. Personne ne sait qu'on se connaît.
- Lilly : C'est encore pire. Alors dis à ton collègue de bâcler un peu son travail.
- Schipper : Hannes ? Tu veux.... ?
- Hannes : Non. C'est pas possible. Ça me retomberait dessus. Moi aussi, on me contrôle et je ne peux pas sceller une pièce en faisant semblant juste parce qu'on se connaît. Ce serait injuste envers les autres.
- Schipper : Mouais Hannes. Personne ne se rendrait compte. Je pourrais fixer le plomb en sorte qu'elle puisse quand même...
- Hannes : Schipper. T u va fixer ce plomb correctement. Il ne doit pas y avoir de favoritisme. Ce n'est pas possible. Ce serait une injustice criante. Ça voudrait dire que le niveau de vie est en fonction des personnes qu'on connaît à Pôle emploi. Alors on se ferait courtiser, on aurait tous les jours des bouteilles de vin, des corbeilles de fruits, des tableaux et des bons d'achat pour nous corrompre et on vivrait dans un cloaque opaque et immoral. Pour finir, il y aurait une mafia, un parrain et l'époque de la prohibition. Seulement avec des logements. C'était sa faute, au client de tout à l'heure s'il ne nous connaissait pas ?
- Manuel : Le client ?
- Schipper : On peut y retourner et desserrer son plomb.
- Hannes : Dis-moi Schipper, tu ne veux pas faire de bon boulot ?
- Schipper : Si. D'ailleurs, moi, je ne la connais pas. C'est toi qui la connais. Moi, je m'en fiche.
- Manuel : Complètement dingue !
- Schipper : Quoi ?
- Manuel : Il n'y a que les mètres carrés qui comptent ?
- Schipper : Exact. Les mètres carrés.
- Manuel : Alors vous n'avez pas besoin de sceller la pièce. On pourrait aussi fragmenter les mètres carrés.
- Hannes : Non. Il s'agit de mètres carrés habitables. Sinon, on n'aurait qu'à abaisser le plafond.
- Manuel : Et si par exemple vous fermiez la douche, après tout, Lilly peut... se doucher ailleurs et puis encore la moitié du lit, ça ferait déjà trois mètres carrés.
- Hannes : Dis-moi Lilly : il est cinglé ?
- Lilly : Tiens, on se tutoie de nouveau.

Hannes : Oui, il ne s'agit plus du métier là. La pièce est scellée et elle le reste.
Lilly : Tu es minable.
Hannes : Non c'est toi qui es minable. Si tu ne faisais pas toutes ces manières, tu pourrais vivre à Manhattan en ce moment et tu aurais autant de pièces que tu veux.
Lilly : Ça y est, je comprends tout.
Hannes : C'est la vie, Lilly. Tu devrais commencer à apprendre.
Lilly : Ferme ta gueule.
Hannes : Justement : tu dois prendre une décision !
Manuel : Complètement dingue !
Schipper : Alors pour jeudi ? Hannes, j'ai trouvé une recette sur internet, tu tombes à la renverse. Quelque chose avec du pâté de foie et des oranges. Mais au wok. Vous êtes libres ?
Hannes : Jeudi, on va à la migration des grenouilles. C'est trop con, évidemment.
Schipper : Pourquoi, les grenouilles seront contentes.
Hannes : Oui, mais du coup, on ne peut pas venir dîner.
Schipper : Vous faites ça où avec les grenouilles ? Je pourrais vous accompagner.
Hannes : Chez les grenouilles ?
Schipper : Chez les grenouilles. Oui. Ou tu crois qu'elles ont peur de moi ? *Rit.*
Hannes : Non. Bien sûr que non. Tu vois Lilly : nous aussi on prend soin de quelqu'un.
Lilly : Les bouffeurs de grenouilles se grouillent de bâfrer des crapauds écrabouillés.

16.

Horst et Berta à la table de cuisine. Horst lit le journal. Berta une revue féminine.

Horst tousse.

Berta tousse.

Berta : Mais ça ne peut pas continuer comme ça. Ça va nous tuer.

Horst : Dans nos propres quatre murs.

Berta : Nous nous détoussons.

Berta tousse.

Horst tousse et crache à côté de lui. Berta regarde le crachat.

Berta : Bon c'est pas rouge.

Horst : Non. C'est vert comme la lande.

Berta tousse.

Berta : Si c'était rouge, ce serait du sang.

Horst : Oui. Du sang. Jésus.

Berta : Va chercher Lilly. Qu'elle vienne voir.

Horst tousse.

Berta : Je reste ici. Toi, va chercher Lilly. Allez, vas-y.

Horst se lève et s'en va.

Berta tousse. Elle essaie de cracher, mais n'y arrive pas. Elle se tourne de nouveau vers sa revue.

Berta : Voilà. J'y suis. Là. Solution.

Berta tousse.

Berta : « C'est jour de lessive. »

17.

Tom.

Tom traîne derrière lui le bureau d'Amoz. Puis il s'y installe et écrit comme par hasard.

Tom : Un homme voulait se suicider. Il s'enferme dans son grenier et il avale la clé. Il pense : c'est ce qu'il y a de mieux, je ne pourrai plus ouvrir. Mais peu après, il se demande si mourir de faim est vraiment la bonne solution. Sauf qu'il ne peut pas sortir parce qu'il porte la clé en lui et que la porte est bien verrouillée. La faim grandit et la volonté de survivre aussi, mais au grenier il n'y a rien à manger et la clé ne sortira que s'il mange quelque chose. Un peu plus tard il est sûr de ne pas avoir envie de mourir. Il trouvait intéressant de mourir seulement tant qu'il en avait envie. Il sait que c'est son instinct de survie qui lui fait penser ça, mais malgré tout, il est convaincu de penser de façon juste. Alors il commence à manger ses mains. Ça ne fait pas tellement mal car sa volonté de survivre est si grande qu'elle n'admet pas de douleurs. En dernier, il mange le petit doigt de sa main gauche, range les petits os rongés sur le tas avec les autres os et se concentre sur la transformation de ce qu'il a mangé pour sortir ainsi la clé par la digestion. Il pense : c'est la forme de vie la plus concentrée : la digestion. Et en effet. Il digère et la clé apparaît. Mais voilà que lui manquent les mains pour ramasser la clé et déverrouiller la porte. Tiens, pense l'homme. Et il abandonne.

Tom regarde ce qu'il a écrit. Puis il en fait une boule du papier et la jette. Il quitte la scène et traîne derrière lui le bureau d'Amoz.

18.

Lilly chez son frère.

Lilly : Je commence à péter un plomb. Ce Hannes. Quel connard. J'ai ressenti une telle agressivité que je me suis trouvée moi-même très idiote. Et puis j'ai juste pris tout le fourbi d'Amoz et je l'ai porté dans la rue. Et il pleuvait. Je sais que ce n'est pas sympa mais je n'en pouvais plus. Et puis Amoz est un tel connard. Le plus lourd c'était le bureau, mais il passait dans l'escalier et j'ai pu le laisser glisser.

A peine le bazar y était et il n'y en avait vraiment pas beaucoup, qu'il y a un sale con de flic qui passe et qui me dit que je ne peux pas déposer les affaires avant dans deux jours. Alors ce sera les encombrants. Mais quatre jours avant la collecte des encombrants, on considère que c'est du blocage de trottoir et n'importe qui peut déposer plainte. Et il ricane comme s'il venait de m'acheter un bouquet de fleurs. J'ai cru péter un câble. Je ne savais même pas que c'étaient bientôt les objets encombrants. Et puis le flic voulait m'aider à porter. J'ai failli lui en coller une. Je me suis sentie comme une poudrière.

Alors je remonte le bazar dans l'appartement. Tout sauf le bureau. Il est trop lourd. Et quand je suis en bas il y a ce mec avec son skateboard. Bien sûr, il n'y est pour rien, mais frapper un policier ? Ça ne fait que créer des problèmes. Alors je fais tomber d'un coup de pied ce pauvre mec de son foutu skateboard et il se casse la gueule. Il ne s'y attendait pas. Il pensait que j'étais juste comme ça près de mon bureau. Le pauvre type. Ça lui est tombé dessus sans prévenir. Ensuite, je suis simplement rentrée et j'ai fermé la porte derrière moi. Avec moi, elle n'est pas juste, la vie, pourquoi elle le serait pour le mec au skateboard ? Je me suis sentie mieux après. Vraiment. Seulement parce que j'ai fait tomber ce mec, je me sentais mieux. C'est pas des choses qu'on a tellement envie de savoir.

19.

Tom avec un pistolet et Schipper.

Schipper : Hé !
Tom : Qu'est-ce qu'il y a ?
Schipper : Arrête-toi.
Tom : Pourquoi ?
Schipper : Parce que je le dis. Arrête-toi.
Tom : OK.
Schipper : C'est une arme, ça ?
Tom : Oui. Et alors ? Tu en as besoin ?
Schipper : Foutaises. Je veux juste savoir si c'est une arme.
Tom : Et même si c'en est une.
Schipper : Jette-la.
Tom : Pourquoi ?
Schipper : Je te dis, jette-la !

Tom jette l'arme.

Tom : Tu es policier ou genre ?
Schipper : Oui. Genre. Tourne-toi. Je dois te fouiller.
Tom : Je n'en ai qu'une.
Schipper : Silence.
Tom : Elle n'est même pas... C'est quoi, ça ?
Schipper : Ecarte les jambes.
Tom : Tu es pédé ? L'un de ceux du parc ?
Schipper : Non. Putain.
Tom : Tu veux mon portable ? Je n'en ai pas.
Schipper : Non. Arrête. Je t'ai observé.
Tom : Ah bon. Pigé.
Schipper : Quoi ? Tu avoues ?
Tom : Tu peux le récupérer.
Schipper : Quoi ?
Tom : Je l'ai sauvé pour toi. Il aurait été tout trempé si je ne l'avais pas emporté. Mais c'est du bon bois. On laisse pas ça juste comme ça dans la rue.
Schipper : De quoi tu parles ?
Tom : Et quand il y est, alors... je l'ai trouvé pratique et je l'ai ramassé.
Schipper : Ta gueule, tu m'embrouilles.
Tom : OK. Sorry. Si tu n'en veux pas.
Schipper : Boucle-la. Je veux te dire quelque chose.
Tom : Bien. Dis.
Schipper : Fais attention, je te dis.
Tom : Comment ? Fais attention ?
Schipper : C'est tout. Fais attention.
Tom : Fais attention ? Merci. À quoi ?
Schipper : Non. Pas comme ça fais attention. Mais : Fais attention !
Schipper signifie par un geste qu'il gardera Tom à l'œil.
Tom : Ah « Fais attention » comme ça.

Tom imite le geste.

Schipper : Je... Nous savons ce que tu fabriques.

Tom : Bon. OK. J'ai compris.

Schipper : Tu as compris ?

Tom : Puisque je le dis : J'ai compris.

Schipper : J'espère bien. On t'a à l'œil. On voit clair dans ton système.
Compris ?

Tom : Oui. Compris.

Schipper : Bon. Alors.

Tom : Alors.

Schipper : Fais attention.

Schipper refait le geste.

Tom : Oui. Je vais faire attention.

Tom fait le geste.

Schipper s'éloigne. De plus loin.

Schipper : Fais attention.

Tom : C'est bon. Merci.

Schipper est parti.

Tom : Idiot.

Anne et Lilly. Dans une vitrine de la boutique d'Anne.

- Anne : Je ne veux pas prendre de risque, Lilly. Je suis désolée. Tu sais que je ferais tout pour toi.
- Lilly : Je peux aussi les décorer plus sobrement. Dis-moi juste comment tu les veux et je vais le faire.
- Anne : Non, tes vitrines sont géniales. Vraiment. Mais si Hannes apprend ça. Je ne peux plus le risquer. Déjà l'autre jour il a trouvé que je changeais souvent de présentation.
- Lilly : Alors je viens moins souvent ?
- Anne : Je suis désolée. Tu sais comment il est.
- Lilly : Oui, il fixe des plombs sur les chambres de ses amis. Comment tu as pu te retrouver avec un tel idiot, Anne.
- Anne : Ben, c'est son métier.
- Lilly : Beau métier.
- Anne : Et alors ? C'est toujours mieux que de faire des inventions à la con ou de décorer des vitrines au noir.
- Lilly : C'est juste une transition...
- Anne : T'as eu des nouvelles d'Amoz ?
- Lilly : -
- Anne : Tu te serais séparée de lui, même s'il n'était pas parti en Amérique ?
- Lilly : On a fait une promesse, Anne. Nous tous. Et s'il ne la tient pas, c'est un traître et j'en tire les conséquences. Toi aussi, tu la tiens.
- Anne : Mouais. J'ai toujours voulu avoir une boutique. Même à l'époque. Tu imagines. Je ne vous en ai jamais parlé. J'étais gênée. Une boutique c'est. C'est absurde. C'est une contradiction. Et si je n'avais eu ma boutique qu'en partant en Amérique. Je l'aurais fait aussi. C'était il y a trop longtemps et nous, on doit voir ce qu'on devient. Tu devrais faire pareil. Pars ailleurs. Dans une ville plus grande. Là-bas, tu obtiendrais peut-être au moins un stage. Tout ça, c'est dépassé, Lilly. Le monde est ainsi et tu dois faire avec.
- Lilly : Oh comme c'est pathétique, Anne. Et si simple. Très beau. C'est ça que tu te dis quand tu te regardes dans le miroir, oui ? Le monde est ainsi ? Très bien. Félicitations. Que dirais tu d'un éclair d'une minute dans ton appartement pour que tu réapprennes à Voir ? Regarde autour de toi, merde.
- Anne : L'autre jour, j'ai invité un suicidaire à manger.
- Lilly : Wow Anne. Il voulait s'empoisonner ?
- Anne : Ha ha. Lilly, j'ai sauvé une vie.
- Lilly : Très bien. Un peu plus de ce genre.
- Anne : Tous les jeudis, je porte à travers la rue des grenouilles répugnantes et gluantes. Je n'ai pas envie de toucher ces bêtes et tous les jeudis, je suis à côté de cette petite clôture et je plonge les deux mains dans des seaux pleins de crapauds et j'essaie de ne pas gerber. Et j'aimerais savoir quand c'était la dernière fois que tu as fait quelque chose de ce genre.

Lilly : Super ! Du grand cinéma, Anne.
Anne : Tu n'as pas à me dire ça.
Lilly : Et le monde sera meilleur ainsi. Très bien. Tu peux aussi bien faire des dons charitables. Pourquoi pas ?
Anne : Ton arrogance est aberrante.
Lilly : Tu luttas contre les symptômes, pas contre les causes. Pourquoi tu dois inviter à manger un suicidaire ? Pourquoi tu dois porter des grenouilles par-dessus la route, Anne ? Pourquoi on est obligé de faire des dons ? C'est contre ça qu'il faut se battre.
Anne : Mais je ne fais pas de dons.
Lilly : Et mon frère, tu ne vas pas le voir, pour que Hannes ne s'aperçoive de rien. Et tu me vires pour que Hannes ne s'aperçoive de rien. Ta vie, le monde entier. C'est un seul grand mensonge. Les grenouilles que tu sauves aujourd'hui finiront dans une casserole demain.
Anne : Qu'est-ce que tu crois que Hannes ferait de moi si je lui racontais tout ça ?
Lilly : Qu'est-ce que tu crois que mon frère pense du fait que tu ne vas jamais le voir. Et ne dis pas la même chose qu'Amoz : Qu'alors tu serais pris dans l'affaire.
Anne : Oui. Il me fait pitié, au fait.
Lilly : Ah, il te fait pitié ?
Anne : Lilly. Ce n'est pas si simple.
Hannes tape de l'extérieur contre la vitrine.

Anne : Oh, putain. T'est juste venu boire un café, oui ?
Lilly : Traîtresse !

Hannes entre en riant.

Hannes : Anne ! Salut Lilly, comment ça va, l'appart ?

Lilly : Connard.

Hannes : Merci. Anne, tu ne vas pas y croire. C'est trop drôle. Ce Schipper. Aujourd'hui il vient et il dit que ce que je lui ai raconté sur les enjoliveurs, il trouve ça très intéressant. Il commence à tracer une carte, lui aussi. Il croit vraiment que j'ai une telle carte. Incroyable. Ce mec est incroyable.

21.

Horst et Berta et Tom.

Berta : Qu'est-ce qu'il y a ? Déjà rentré?
Horst : Quelqu'un s'est jeté sous ma voiture. J'ai juste eu le temps de freiner.
Berta : Et alors ?
Horst : Il ne s'est rien passé mais il était déçu que ça n'ait pas marché et du coup je lui ai dit que ma femme faisait bien la cuisine.
Berta : Mais tu devais aller chercher Lilly.
Horst : Mais attends. Je lui ai raconté pour la toux et les cheveux. J'ai pensé qu'il valait mieux qu'il soit au courant au cas où il ne voudrait plus venir. Mais il a dit qu'il allait venir voir. Qu'il s'y connaissait en malédictions. Que c'est pour ça qu'il s'était jeté sous la voiture parce qu'il en avait assez, des malédictions.
Berta : Des malédictions ?
Horst : Une malédiction, beaucoup de malédictions.
Berta : Une malédiction !
Horst : Oui. Une malédiction. Donne-lui à manger.
Berta : Il est où ?
Horst : Pour le moment, il est toujours dans la voiture. J'ai pensé que j'allais d'abord te demander. Mais il a dit que c'était les symptômes typiques. Et qu'il fallait qu'il mange quelque chose pour être certain.
Berta : J'ai encore des restes.
Horst : Bien. Je vais aller le chercher.
Berta : Comme tu veux.
Horst : On pourrait essayer ?
Berta : Oui. Bien. Essayons.

Horst va chercher Tom. On donne à manger à Tom. Horst et Berta le regardent, fascinés.

Tom : Vous savez, c'est un don. Et c'est toujours pareil pour les dons. On ne sait pas d'où ils viennent ni pourquoi on les a. Je veux dire Mozart. À 5 ans, il savait composer. Personne ne se demande pourquoi il sait faire ça, il le sait, c'est tout, et c'est pareil pour moi.
Au fait, la sauce est excellente.
Berta : C'est une préparation en sachet.
Horst : Le principal, c'est que vous allez nous aider.
Tom : Je vais faire ça. Mais j'ai besoin d'avoir de l'empathie pour le domaine, pour que je ressente les choses et que je devienne un médium. C'est comme avec le bâton quand on cherche l'eau.

Berta tousse.

Tom : Je peux vous dire. Une fois, j'ai passé une demi-journée dans une cave à faire du vélo d'appartement pour devenir un médium. C'est différent chaque fois. Là-bas, c'était une cave aménagée pour le sport. Ici, dans une cuisine, c'est beaucoup plus agréable. Surtout quand quelqu'un cuisine aussi bien. En tout cas, ça ne peut pas être la faute de la nourriture.

Berta : Merci. Vous en reprenez ?

Tom : Volontiers. Je ne sens encore rien.

Berta remplit son assiette. Horst tousse. Tom continue à manger.

Horst : Et c'était quoi, la cause ? Dans la cave ?

Tom : Ben ce n'était pas si simple. Je fais donc du vélo pendant une demi-journée et je suis à bout de forces quand je sens que quelque chose pousse en moi et grandit et croît et me fait presque éclater. Je suis devenu tout rouge et j'ai tendu tous mes muscles. Puis, j'ai été projeté au sol et des poils ont poussé très vite sur mes bras et mes jambes. Vous n'allez pas le croire mais en quelques secondes j'étais tout poilu et alors je l'ai su : des araignées.

Horst : Des araignées !

Tom : Les araignées sont les transmetteurs les plus fréquents de malédictions. Mais ce sont aussi les malédictions les plus simples à chasser. On pourrait dire soyez contents si c'est une malédiction arachnéenne.

Berta : Arachnéenne.

Berta tousse. Tom finit de manger.

Tom : C'est comme pour le cancer. Cancer des testicules ça a l'air horrible, mais au fait, c'est le mieux.

Enfin. Après quelques séances, la cave était libérée de la malédiction. Ce sera pareil ici et votre toux s'arrêtera et vos cheveux repousseront.

Berta : Vous voulez peut-être encore manger ?

Tom : Non. Merci. Je crois que ça suffit.

Un temps bref.

Horst : Est-ce qu'il y a autre chose qu'on peut...

Tom : Silence !

Tom reste assis concentré.

Tom : Ça vient.

Il se balance. Il inspire et expire profondément.

Puis il se lève, s'étire et laisse sortir un rot sonore. Il se rassied calmement.

Horst tousse.

Tom : Encore quelques séances et on va y arriver. Ce n'est pas une malédiction très forte. Vous avez de la chance. Je vais pouvoir la chasser facilement.

22.

Lilly (avec des fringues sales) et Manuel.

Manuel : Regarde ce que je me suis acheté. Tu n'y crois pas. C'est trop génial. C'est clair, j'ai pas beaucoup de fric mais il y a des trucs qu'il faut juste avoir. Il faut se les offrir.

Il sort ses écouteurs.

Manuel : Regarde ça. Je peux les emmêler complètement. Comme ça et comme ça et encore comme ça. Comme on les trouve quand on les sort de la poche intérieure de la veste. Mais. Ta Ta. Je n'ai rien de plus à faire que de laisser pendre les bouts et déjà...

Les écouteurs pendent emmêlés. Il ne se passe rien.

Manuel : Schsch... Putain... tout à l'heure ça marchait... merde... En principe... De quoi tu as l'air ?

Lilly : Ça ne fonctionne même pas.

Manuel : Tu es tombée ?

Lilly : Moi ?

Manuel : Non, la femme déguelassée à côté de toi.

Lilly : Je suis allée voir mon frère. C'est tout.

Manuel : Et pourquoi tu te retrouves comme ça ? Vous avez fait une bataille de boue à l'asile ? *Il rit.*

Lilly : -

Manuel : Pardon.

Un silence.

Manuel : Qu'est-ce qu'il y a, Lilly ?

Lilly : Rien. Amoz va venir.

Manuel : Oh.

Lilly : Ça te dérange ?

Manuel : Je ne sais pas.

Lilly : Possible qu'il revienne habiter ici.

Manuel : Bien sûr. Il peut. Enfin.

Lilly : Il faudra que tu emportes le train.

Manuel : Pas de problème. Ça se fait en un tour de main. Il voudra y remettre son bureau.

Un silence.

Lilly : Possible.

Un silence.

Lilly : De toute façon, on n'est pas vraiment ensemble. Juste s'il y a ... C'est rien de stable. Je trouve. C'est juste... comme ça.

Manuel : Pour moi. Ne te fais pas de soucis. De toute façon, je voulais partir pour Karlsruhe. Comme ça, vous aurez du temps.

Lilly : Pour Karlsruhe.

Manuel : Oui.

Lilly : Pourquoi ?

Manuel : C'est là que les Verts sont nés. Et il doit bien y avoir un endroit où les sujets existent. Peut-être à Karlsruhe. Le social, l'écologie, la démocratie de base, le pacifisme. C'est peut-être ça, les sujets. C'est ce que je voulais découvrir. En fait, je voulais te proposer de m'accompagner, mais dans ce cas.

Lilly : Oui. Dommage. Karlsruhe.

Manuel : Tu saignes.

Lilly : Où ça ?

Manuel : Là.

Lilly : Ah. Putain. Ça va me saloper toute la chemise.

Manuel : Ça ne s'appelle pas chemisier chez les femmes ?

Lilly : On a des pansements ?

Manuel : Qu'est-ce que tu as fait ?

Lilly : J'ai... J'ai arraché ... j'ai arraché une clôture. Démoli.

Manuel : Ton frère ? Ton frère tu l'as... Lilly ?

Lilly : N'importe quoi. C'était une petite clôture. Complètement ailleurs. Peut-être haute comme ça.

Manuel : C'était quoi comme clôture ?

Lilly : Une clôture pour les grenouilles. Je l'ai arrachée. Sur toute la longueur. Arraché toute cette saleté et traîné plus loin. Ces clôtures de merde. Ces grenouilles stupides. Pour ça ils ont du temps, mais à moi, elle dit que je ne m'occupe de rien. Que je me cache derrière mon frère parce que je n'arrive pas à m'en sortir. Que c'est juste un prétexte. Que je m'en fiche en tant que personne. Si je n'avais pas mon frère, je devrais admettre que je n'arrive pas à faire quoi que ce soit, mais comme ça j'ai toujours un prétexte humain, inattaquable. Elle m'a dit ça et j'ai pensé : Qu'elle aille se faire foutre cette conne et toute la clôture sur toute la longueur... Je l'ai juste sortie. Et les seaux avec les grenouilles aussi.

Manuel : OK. Calme-toi. Chutchut. Tout calme. Va prendre une douche d'abord. Et après on te met un pansement.

23.

Lilly et Amoz.

Amoz : Il faut que j'aille là-bas.

Lilly : En Israël ?

Amoz : C'est une chose que je sens. Une question de foi. Je... Comme si quelqu'un m'avait glissé le billet dans la main en disant, tu sais ce qu'il y a à faire. Comme une vocation ou quelque chose comme ça. J'ai la sensation de connaître le pays avant même d'y avoir mis les pieds.

Lilly : Tu es un traître. Exactement, comme Anne. Tous les deux, vous vous arrangez avec votre vie mensongère et bourgeoise. Est-ce qu'il vous arrive de penser une seule fois à mon frère ? L'Amérique ! Israël ! Ça ne pourrait pas être plus loin.

Amoz : Ça sert à quoi si je reste ici. Je ne peux même pas aller le voir. Il est sûrement d'accord pour qu'on ne reste pas tous ici à nous tourner les pouces.

Lilly : C'est vrai. Heureusement que quelqu'un a enfin réussi à résoudre le problème des écouteurs emmêlés.

Amoz : Toi, tu fais quoi, Lilly ? Tu es là, tu tiens de grands discours et tu joues le rôle de l'honorable. Mais tu devrais marcher dans New York. Les gens passent la nuit sur les trottoirs. Devant les magasins. Parce qu'ils veulent être les premiers à les avoir. Ton frère et moi on rêvait de ça. Pendant des années.

Lilly : Je ne savais pas que les écouteurs, c'était tellement important.

Amoz : Moi non plus.

Lilly : Je n'en ai même pas.

Amoz : Le premier exemplaire, ils me l'ont remis solennellement. En or. Encadrés. Tu peux les avoir.

Lilly : Très bien. J'en ferai cadeau à mon frère.

Amoz : Lilly ! Il aurait fait pareil. Une invention. C'est ça qu'on voulait. Un brevet. Et je l'ai. Je peux l'accrocher au mur.

Lilly : Bien. Je vais lui dire. Et aussi que tu ne vas toujours pas le voir parce que tu crois qu'alors ils vont t'attraper.

Amoz : Et c'est exactement ça. Il n'y a pas de prescription. Toi, tu es sa sœur. Ça ne surprend personne.

Lilly : J'en ai la nausée.

Un temps.

Amoz : Ça marche tellement bien. Ils vont transférer ça à d'autres câbles. Ordinateur portable, chargeurs de téléphone, câbles de guitare et de microphone. Bientôt il va y avoir une triplète autodémêlante. C'est complètement dingue.

Lilly : Alors que ça ne fonctionne même pas.

Amoz : Bien sûr que ça fonctionne.

Lilly : Ouais ouais.

Amoz : Maintenant t'es envieuse en plus. C'est vraiment...

Lilly : Tu n'es même pas juif.

Amoz : Mais je porte un prénom juif. Amoz. C'est juif. Je n'en avais pas vraiment conscience. D'ailleurs, il n'y a pratiquement pas de juifs ici. Et mes parents disaient toujours, Amoz, c'est un joli nom, pourquoi pas. Mais va à New York. Là, il y en a encore. Ils se promènent partout. Comme ils veulent et ça ne dérange personne. Avec les boucles et la kippa. Les gens ne se retournent même pas.

Lilly : Arrête.

Amoz : Tu sais que je ne suis pas très religieux. Je ne l'ai jamais été et pour être honnête je ne le suis pas devenu, mais j'ai senti quelque chose. Pas comme si un ange m'était apparu ou que j'aurais fait un rêve bizarre, mais maintenant je sais où est mon peuple.

Lilly : Ton peuple va te demander si tu es juif.

Amoz : Au restaurant. A Brooklyn. On mange et mon chef dit : « Amoz, c'est pas un prénom juif ? Vous savez, mon père est né en Allemagne et mort à Auschwitz. Moi, ils m'ont mis à temps sur un bateau. Pendant le voyage, j'ai demandé à un vieux réfugié quelle heure il était, mais il ne m'a répondu que peu de temps avant l'arrivée. Pourquoi vous ne me dites ça que maintenant ? je demande et lui : jeune homme, j'ai pensé que si je vous dis tout de suite l'heure nous allons nouer une conversation, je vais vous inviter chez moi, je vais vous présenter ma fille, vous allez tomber amoureux d'elle et un jour l'épouser. Alors je me suis dit qu'est-ce que je fais avec un gendre qui n'a même pas de montre. » Mon chef fait de grands yeux et rit avec la moitié de son steak dans la bouche et je ne pige pas ce qu'il veut et tout à coup, ça fait tilt et ça me déchire presque le visage. De rire. Tu comprends ? *Il rit.*

Lilly : Tu dois épouser sa fille ?

Amoz : Non. L'humour juif. L'esprit juif ! Un juif vient chez le charcutier, désigne un jambon et dit « je voudrais ce poisson. » Alors le charcutier : « Mais c'est du jambon. » Et le juif : « Ça ne m'intéresse pas de savoir comment il s'appelle, le poisson. » Tu comprends ? *Il rit.*

Lilly : Non.

Amoz : C'est pour ça que j'ai tellement ri et là je l'ai senti. Senti que j'étais juif. Toi par exemple, ça ne te fait pas rire.

Lilly : Non.

Amoz : Tu vois. Au moins, on peut encore sentir ces choses avant que ce soit marqué sur un bout de papier. Ça te touche... tu pourrais aussi bien directement serrer la main de Dieu. Je donnerais tout pour cette expérience. C'était une épiphanie. Il faut que j'aille en Israël. Et je peux expliquer ça de façon plausible à n'importe qui. Même à ton frère.

Lilly : Un ivrogne tourne autour d'une colonne Morris et crie : Salauds, vous m'avez emmuré. Ça, je trouve ça drôle.

Amoz : Non. Ça ne déclenche rien en moi. Mais, un juif va chez le...

Lilly : Je suis enceinte.

Amoz : C'est une blague là.

Lilly : Non. De toi.

Amoz : De qui ?

Lilly : C'est toi le père. Ça ne peut être personne d'autre. Tu dois rester ici.

Amoz : Mais on ne voit rien.

Lilly : C'est un petit bébé.

Amoz : Tu n'es pas enceinte.

Lilly : Et toi, tu n'es pas juif ! Tu comprends ?
Un silence.

Quelqu'un du off : Tiens regarde. C'est Jim Carrey !

*Amoz, Anne, Lilly, Manuel,
Hannes et Schipper sont en voiture.
Tom ramasse des objets.*

Anne : Au fond, je trouvais ça génial. On n'avait jamais imaginé ça. Lilly a poussé de grands cris et moi j'ai commencé à faire des études d'histoire de l'art, parce que je voulais nous comprendre dans un contexte historique et l'urbanisme de toute façon, ce n'était pas tellement... Plein de choses dont on parlait et discutait, on ne les comprenait pas nous-mêmes. « L'éclair et ses interprétations dans la culture occidentale. Jusqu'à la photographie. » « Lightning versus Enlightenment ». C'était ce que Lilly avait toujours voulu. Mais elle s'est totalement emportée et elle a dit que nos manifestations, c'est ainsi qu'elle les appelait toujours, partaient dans le mauvais sens. Que nous devions devenir plus radicaux. Plus radicaux ! J'en avais plein le froc et les deux autres, ils voulaient essayer leur technique. Il n'y avait rien de radical. Les gens ne comprennent toujours pas, elle a dit. Nous devons leur en donner le « goût ». Ha ha. A l'époque j'ai rencontré Hannes. A une soirée de rencontres organisées. Chez moi, tout ça ne collait pas tellement. Lui évidemment, je n'avais pas le droit de le mettre au courant. Et je ne l'ai pas fait. Je ne suis pas un traître.

Manuel : J'ai juste tout écrit d'une traite, comme en transe. Tout était en moi et je n'avais plus qu'à le lâcher. Je n'ai pas regardé une seule fois mes notes. Tout l'article était là dedans et a coulé de ma main sur le papier. J'envoie ça à la rédaction. Très détendu. Je ne pensais pas avoir fait un scoop, mais quand j'y suis arrivé le lendemain matin, complètement épuisé, bien sûr, mon chef me salue et dit : « Putain, et c'est un tel talent qui m'apporte toujours mon café. Allez, faites-en un pour nous deux. Il faut que je vous parle. » Oui. Et puis on prend un café ensemble. Le chef et moi. Et je m'affale dans son fauteuil comme si on était de bons collègues et il dit : « Comment vous faites ça ? D'abord vous interviewez un suicidaire comme si c'était la chose la plus simple au monde et maintenant ça. Hut ab. » C'est de l'allemand et signifie chapeau.

Anne : Il faut croire que c'est très simple. Un procédé chimique. Le sel, en fin de compte, c'est du chlorure de sodium et du coup, on peut en quelque sorte le produire soi-même. Amoz savait précisément comment faire. Il a passé des jours et des nuits avec le frère de Lilly dans la cave de leur coloc, à réduire de la boue des marais. A la fin, on avait environ cinq ou six tonneaux de pluie remplis à ras bord de sel. Avec un système de poulies on les a sortis par la lucarne de la cave et mis dans la vieille Volvo d'Amoz. Le reste était simple. Une perforation au bon endroit, passer la moitié de la nuit à transvaser les tonneaux bleus dans un entonnoir et le lendemain, tout Altona croyait que c'était de l'eau de mer qui sortait des tuyaux.

Lilly : Ces bavardages. Insupportables. Blablabla.

Manuel : Et puis, je suis déjà dans la porte, il dit que si je viens encore une fois avec un tel scoop on pourrait envisager un CDI.

Amoz : Tout à coup, on était des terroristes. Ça, ce n'était pas prévu. On ne s'était jamais vus comme ça. Ou moi... je ne nous avais jamais vus comme ça. Je pensais qu'on voulait attirer l'attention des gens sur leurs sens. Sentir, goûter etc. Et par là, la solidarité, l'attention, la dignité de l'homme est intouchable. Chacun ne balaie que devant sa porte, mais aller voir le voisin, personne ne le fait. C'est des choses comme ça que Lilly écrivait. Mais on le dit comme ça. Tout le monde dit ça. Et son frère et moi, on voulait bricoler. C'était bien que nos trucs puissent servir à quelqu'un et Anne faisait partie de la bande. Je crois qu'elle n'a juste pas osé arrêter. Elle était déjà avec Hannes. L'affaire des canalisations salées de Hambourg, c'était à l'été 2001 et à partir de l'automne, on n'était plus des artistes, mais une menace pour la population etc.

Lilly : J'ai pensé allez vous faire voir. Je n'ai pas besoin d'eux. Qui dit que ça ne marche qu'avec eux ? C'est complètement idiot.

Manuel : Probablement d'abord pour la partie online, mais c'est mieux que rien. Tu sais, j'ai juste senti que ça existait. Il y a des sujets qui n'existaient pas dans les années 80. Et il faut les écrire. Qui est-ce qui scellait les chambres des chômeurs dans les années 80 ? Justement. Et maintenant ? Page trois.

Anne : L'alimentation électrique d'une ville passe par différents boîtiers de couplage. Ils sont très faciles à trouver. Comme quand il y a une coupure d'électricité. Ce sont les boîtiers blancs aux carrefours. On les ouvre, on s'y introduit et on peut produire un son avec un combiné téléphonique et un peu de papier alu. Mais le son, il ne résonne pas au boîtier mais là où le courant électrique arrive. Aux ampoules, télévisions, radios, lave-linges, feux rouges. Si tout le monde savait ça, je pensais, tout le monde pourrait produire des sons là où il veut. C'est fou. Pour moi, tout ça allait un peu trop loin et je voulais faire enregistrer un magasin. Hannes voulait m'aider à ouvrir une boutique. Dans cette situation, une plainte était la dernière chose dont j'aurais eu besoin. En fait, je ne faisais plus que le guet, comme un alibi, pour faire comme si. Et les autres ont cherché le boîtier électrique là où se trouvent le plus de bâtiments officiels et la radio. Et alors il y a eu le pire son qu'on puisse imaginer. Sortant de feux rouges, de machines à café dans les salles de réunion, de microphones au Reichstag, même de distributeurs de tickets. C'était strident. Et les gens ont couru partout comme des démunés et se sont tenu la tête. Ils croyaient tous que c'était dans leur tête. A l'intérieur. A l'intérieur de la tête. C'est complètement dingue.

Lilly : Je n'ai qu'à faire quelque chose sans technique. C'est pas un problème. J'ai des mains, je sais écrire. Allons-y. Vous verrez bien. Espèce d'abrutis. Complètement endormis par votre vie ennuyeuse de baratineurs.

Amoz : J'ai toujours trouvé que c'était des ... enfin, des farces de gamin. C'est amusant. « Farce quatrième vient de passer, farce n° cinq ne va pas tarder ». Je n'ai jamais vu ça comme Lilly, avec un fond moral. Mais l'ambiance était juste trop tendue. La rue devant l'ambassade américaine, on n'avait même plus le droit d'y aller. Il faut se représenter ça. Peut-être qu'un parlement régional aurait fait l'affaire. Je ne sais pas. Tout ça quelque part, c'était du hasard. Et puis, ils l'ont confondu grâce au portable et à une empreinte de pied. Et quand on connaît notre appartement. Aucune chance. Le voilà faisant face.

Lilly : J'ai écrit des tracts.
Amoz : Le regard comme ça. « Oui, c'était moi. Moi tout seul ».
Lilly : J'en ai fait des copies. Une quantité dingue.
Amoz : Tout de suite. Il le leur a dit tout de suite. Pas un regard vers moi.
Lilly : Je ne suis pas partie ailleurs. Ici. Dans notre ville, je les ai jetés de la plus haute tour. Celle de la nouvelle mosquée.
Amoz : Directement dans les yeux du policier : « C'était moi ! » Vlan. C'était là. Comme un monolithe.
Lilly : Mais les gens sont tellement cons.
Amoz : Je crois que c'est pour ça qu'ils l'ont enfermé à l'asile et pas en prison.
Lilly : Des idiots complets.
Amoz : Parce qu'il avait un regard de fou. Et qu'il a tout avoué.
Lilly : Ils ont regardé ma pluie de feuilles comme des petits enfants.
Amoz : Il était clair que Lilly était la seule à pouvoir aller le voir. Elle est sa sœur. Ce n'est pas suspect.
Lilly : Mais tu crois qu'ils auraient ramassé une seule feuille ? Comme si seulement le mouvement du vol importait.
Amoz : Mais nous autres ? Non. Trop dangereux.
Lilly : Manuel ?
Manuel : Oui.
Lilly : On dit qu'il y a cinq sens. L'odorat, Voir, goûter, entendre et toucher. C'est avec ça que nous construisons notre monde. C'est avec ça que nous percevons tout autour de nous. L'environnement, les autres hommes. C'est avec ça que nous pouvons construire une relation avec tout ce qui est à l'extérieur de notre corps. Sans les sens, tu ne serais qu'à l'intérieur de toi. Juste toi. Personne d'autre.
Manuel : Ça a l'air intéressant mais c'est ... enfin, tel quel, ce n'est pas suffisant.

Lilly s'en va. Lilly revient.

Lilly : Encore une chose, Manuel. Ce n'est pas tout. On ne doit pas s'arrêter après le cinquième sens. Il y a encore le sens de l'équilibre, de la température, la sensation de la douleur, la perception cinétique par laquelle on perçoit des mouvements et tu as même un sens pour le passage du temps. Et même le sixième sens. Il existe vraiment. Cela n'a rien de télépathique. C'est une région derrière ton front qui perçoit les dangers imminents et les ondes négatives. On pourrait continuer comme ça éternellement. Et tout ça n'est là que pour tout percevoir autour de toi. Pour comprendre ce qui se passe. Pour que tu ne te promènes pas comme si tu avais un carton sur la tête. Pour que tu regardes aussi à droite et à gauche.
Manuel : Oui. C'est.... Dingue. Donc... l'homme...
Lilly : Je voulais abandonner, Manuel. Mais ce n'est pas ça. On ne doit pas désespérer. On doit rester dans le coup. Je n'ai qu'à ouvrir une boutique moi aussi j'ai pensé, mais ce n'est pas ça. Complètement différent.
Manuel : Je suis sur un coup. Tu ne vas pas y croire.
Lilly s'en va.

Manuel : Il y a un mec qui a raconté à un couple qu'il y avait une malédiction dans leur cuisine, parce qu'ils perdaient déjà leurs cheveux. Et c'était quoi ? A la fin, c'était quoi ? Il s'est fait nourrir par eux pendant un temps infini et puis on a constaté que c'était la laque. C'était la laque. Ils avaient repeint leurs placards de cuisine. C'était la laque.
Le voilà, ton sixième sens.
La laque...
Lilly ?

Tous sortent sauf Hannes, Schipper et Anne.

25.

Hannes et Schipper font une pause.

Lilly vient chez Anne avec une épée.

Anne : Lilly ! C'est quoi, ça ?
Lilly : Pas de pitié, Anne.
Anne : Tu te fais du tort.
Schipper : Dis-moi, Hannes.
Lilly : Ne sors pas ta merde raisonnable.
Anne : Je peux rediscuter avec Hannes.
Hannes : Mhm.
Schipper : Tu l'as ici, par hasard, ta carte ?
Lilly : Ne crie pas comme ça !
Hannes : Quelle carte ?
Anne : Lilly.
Schipper : Celle avec les enjoliveurs.
Hannes : Non.
Anne : Mais c'est ...
Hannes : On dirait que je l'ai oubliée justement aujourd'hui.
Anne : Qu'est ce que tu fais avec une...
Hannes : Eh ben.
Anne : C'est une épée ?
Lilly : Attaque à main armée. Ça ne te plaît pas ?
Anne : Lilly je t'en prie. C'est encore un genre d'action là ?
Lilly : Exactement Anne. L'action aboule le fric.
Schipper : Parce que j'ai quasi terminé ma carte. Je voulais la comparer avec la tienne.
Hannes : C'est bon Schipper. Demain.
Lilly : Passe-moi juste le fric. Tu as une assurance de toute façon.
Anne : Mais il n'y a pratiquement rien ici. Si tu veux changer d'avis. Je ne dirai rien.
Lilly : Ne dis pas n'importe quoi.
Schipper : Parce que j'ai remarqué quelque chose.
Lilly : J'en ai juste besoin comme capital initial.
Anne : Pourquoi tu m'attaques moi. En face il y a la caisse d'épargne.
Hannes : Mhm.
Lilly : Tu veux que j'aïlle avec une épée à la caisse d'épargne ? Ils vont me rire au nez.
Anne : Et moi ?
Lilly : Est-ce que je te vois rire ? Allez, donne. Je ne peux pas rester éternellement.
Anne : C'est tout.
Schipper : Votre magasin.
Anne : Je n'ai rien de plus.
Schipper : Il est là. Non ?
Hannes : Ouais. C'est juste.
Lilly : Le gain de loto de Hannes, tu ne l'as pas ici ?

Anne : Il y avait cent cinquante euro. Il l'a utilisé pour racheter une clôture pour les grenouilles. Elle avait été détruite par des casseurs.

Schipper : Parce que si on relie l'enjoliveur du golf ici dans le sud avec l'enjoliveur de l'Audi devant le tunnel. Ça croise exactement la ligne des deux enjoliveurs de BMW. Et ...

Lilly : Allez dépêche.

Anne : Où ça ?

Hannes : Et alors ?

Lilly : Tu dois avoir un sac plastique.

Anne : Pourquoi moi ? C'est toi qui m'attaques.

Lilly : Mais la boutique est à toi.

Schipper : Exactement là se trouve le magasin de ta femme.

Hannes : Mhm. C'est juste.

26.

Tom et Lilly

Lilly : Hé. Tu fais quoi là ?
Tom : Ça te regarde ?
Lilly : C'est ta voiture ?
Tom : Pourquoi pas ?
Lilly : Si c'était la tienne...
Tom : Il y a un truc avec les freins. C'est tout.
Lilly : Ah bon. Alors. Après, tu pars ?
Tom : Quand je l'aurai réparée, j'y vais.
Lilly : Tu t'y connais en mécanique ?
Tom : Ça va. Pour une voiture, ça suffit.

Un silence.

Lilly : Tu peux m'emmener, moi et mon frère ?
Tom : Bien sûr.

Un temps bref.

Tom : Il est où ? Ton frère.
Lilly : Il faut d'abord qu'on passe le prendre.

Un silence.

Tom : Et après. Vous voulez aller où ?
Lilly : Peu importe.
Tom : Très bien. C'est là que je vais.

Tom a terminé avec la voiture.

Tom : On y va.

Ils roulent.

Lilly : Tu es français ?
Tom : Oui. Ça s'entend ?
Lilly : Non, mais l'autocollant.
Tom : « Dites-le avec des fleurs ». Ça vient d'un fleuriste.

Un silence.

Tom : Pourquoi tu as une épée sur toi ?
Lilly : Ah ça. Je l'ai juste. Empruntée.

Un silence

Lilly : Et maintenant, les freins fonctionnent ?
Tom : Qui freine, perd !

- Fin -